

Dernières voix autochtones au pays de l'islam radical : les Kalash de l'Hindukush pakistanais

Vincent Ploton

Rares sont les touristes qui s'aventurent aujourd'hui sur les pentes raides des montagnes des provinces frontalières du nord ouest pakistanais (NWFP) réputées autant pour leur prolifération de madrasas fondamentalistes que pour la présence des camps d'entraînement djihadistes actifs au Kashmir voisin. Dans cette région à la réputation radicale survit pourtant un peuple qu'on a longtemps voulu assimiler aux descendants d'Alexandre le Grand. Un peuple dont la langue, la culture et la religion sont restés préservés au milieu d'un océan d'islamisme où les coutumes et traditions locales ont bien souvent été annihilées au dépend d'une observation stricte des préceptes du Prophète.

1. Un « monde de païens » au « pays des purs »

« Kafiristan » : c'est ainsi que l'on désigne communément les trois vallées où vivent aujourd'hui les Kalash dont le nom est associé à la longue tenue noire caractéristique des femmes du groupe. Le mot « kafir » désigne en arabe les non croyants, ou plus vulgairement les infidèles, c'est-à-dire tous ceux qui refusent d'obéir aux préceptes de l'islam. C'est le cas des quelques 4000¹ Kalash qui continuent irréductiblement à suivre la religion de leurs ancêtres au « pays des purs » où l'islam est religion d'Etat.

Le Kafiristan constituait au 19^e siècle un ensemble géographique formé autour des montagnes de l'Hindukush dont la particularité provenait de la persistance de l'animisme de ses habitants qui avaient jusqu'alors résisté aux grandes vagues de conversion successives du monde turco-persan. Les Kafirs rouges comme on les appelait à l'époque finirent par être convertis de force à la fin du 19^e siècle en masse. On baptisa alors le pays du nouveau nom de « Nuristan » sobriquet qui prévaut jusqu'aujourd'hui et qui signifie « pays de lumière » en référence aux peuples rebelles tout juste convertis.

Le Nuristan constitue aujourd'hui l'une des provinces de la république islamique d'Afghanistan située le long de la ligne Durand (frontière avec le Pakistan) au Nord de Jalalabad. C'est de l'autre côté des cols frontaliers, côté pakistanais, que se situent les trois vallées Kalash : Birir, Rumbur et Bumburet.

- *Fils des chevaliers d'Alexandre*

De nombreux éléments portent à penser que les Kalash constitueraient des descendants d'Alexandre : on sait que les caravanes du conquérant sont passées dans la région et auraient pu laisser certains groupes qui seraient restés s'installer sur place. La présence des chevaux sur tous les autels Kalash alors que l'animal est aujourd'hui absent des vallées constitue un autre facteur probatoire. Les traits physiques des Kalash aussi portent à penser qu'il y ait pu y avoir une filiation avec des peuples européens : cheveux blonds et pupilles bleutées ne sont

¹ On considèrera que la communauté Kalash inclus les membres suivant la religion traditionnelle par opposition aux membres convertis à l'Islam. Bien qu'aucune statistique officielle ne chiffre précisément leur nombre, on l'estime actuellement à une poignée de milliers seulement, alors que le nombre de Kalash islamisés reste quand à lui bien supérieur et sujet à une fréquence de conversions constante.

pas chose rare. Quant à la langue, elle est incluse dans la grande famille des langues indo-européennes.

Une chose est sûre : la coopération grecque est aujourd'hui très active dans les trois vallées et c'est grâce à celle-ci que le Kalash Dur, la maison communautaire Kalash qui regroupe un musée vivant, une bibliothèque et un centre de formation ont pu voir le jour en 2006.

Quant à la filiation avec les chevaliers d'Alexandre, longtemps mise à l'avant par certains voyageurs ; elle tient difficilement à l'exercice anthropologique. En effet, les études récentes d'universitaires portent à croire que les Kalash sont probablement issus du mélange entre plusieurs peuples d'Asie centrale et du Sud.

A ce propos la similitude entre la coiffe traditionnelle des femmes Kalash et celle portée par les femmes Ladakhi (au Kashmir voisin) est frappante. La forme, le tissage et la façon de le porter sont strictement similaires, la seule distinction provenant du fait que la coiffe Ladakhi est arborée de turquoises alors que celle des Kalash est ornée de petits coquillages rapportés par des marchands et vendus à prix d'or depuis la lointaine Karachi. Les femmes Kalash portent en permanence une coupole de perles appelée *chuchut* à laquelle elles ajoutent une longue coiffe –appelée Kupas- semblable à celle des femmes Ladakhi lors des cérémonies saisonnières.

- *Un environnement rude et sauvage*

A 2000 mètres d'altitude, les vallées sont accessibles depuis la ville de Chitral réputée pour ses matchs de Polo et l'artisanat traditionnel local. Chitral est aussi tristement célèbre auprès des services spéciaux de nombreuses capitales occidentales pour avoir été selon plusieurs sources un point de passage d'Oussama Ben Laden après le 11 septembre 2001.

Il faut environ deux bonnes heures de jeep sur une piste étroite et rocailleuse pour atteindre la principale des trois vallées : Bumburet. Les vallées sont libres d'accès pour les visiteurs après enregistrement auprès de la police de Chitral et paiement d'une taxe supposée servir au développement communautaire des vallées mais qui semble aux dires des Kalash plutôt servir à corrompre quelques anciens dans les vallées.

Le paysage est bucolique : des forêts de cèdres recouvrent les pentes autour des villages Kalash. Dans le creux de la vallée les maisons pour la plupart à l'architecture traditionnelle sont regroupées autour de la seule et unique piste qui remonte la vallée en suivant le torrent. Les pentes des montagnes de part et d'autre du fleuve sont raides : les cols les plus bas se situent à un minimum de 3000 M et il faut gravir ceux-ci pour pouvoir circuler d'une vallée à l'autre si l'on veut éviter la redescente en jeep en aval du torrent pour rejoindre les pistes menant aux autres vallées Kalash.

O. Datcharry. Danse sur le toit d'une maison de torchis, vallée de Bumburet.

Du haut des cols surplombant les villages, on aperçoit le sommet du majestueux Tirich Mir qui culmine non loin de là à plus de 7000 mètres d'altitude.

Tout en haut de la vallée principale de Bumburet se situe un village appelé Shirkanandeh (littéralement : la maison des convertis) : c'est un village de réfugiés afghans (Nuristani).

Ceux-ci sont venus s'installer dans cette contrée au climat rudimentaire par vagues successives vers la fin du XIX^{ème} siècle puis au cours des années 80 et 90 alors que la guerre ravageait leur province voisine.

Les relations que ces anciens « Kafirs » devenus musulmans radicaux ont tissées avec les Kalash sont tendues et beaucoup de Kalash voudraient aujourd'hui voir ces réfugiés regagner leur terre d'origine.

2. La lente agonie d'une culture unique

La première chose qui frappe lorsque le visiteur pénètre les vallées Kalash, c'est la prédominance des musulmans. Ayant pu visiter d'autres communautés autochtones notamment aux Chittagong Hill Tracts du Bangladesh, je retrouve ici un sentiment de tension très similaire à celui que j'avais senti à Rangamati (la capitale Chakma aujourd'hui totalement contrôlée d'une main de fer par les colons Bengalis²).

Les similitudes entre les deux pays (qui de 1947 à 1971 ne faisaient qu'un) sont frappantes sur plus d'un point : chez les Kalash comme chez les Chakma, ce sont les musulmans qui font la loi. Je retrouve ce même sentiment d'annihilation, de frustration, de domination.

La grande majorité des quelques commerces présents dans les trois vallées sont contrôlés par des Chitralis (musulmans). L'électricité est ici présente à faible dose deux heures par jour, l'eau est directement captée dans les montagnes et il existe moins de cinq lignes téléphoniques réparties entre les trois vallées. La modeste industrie touristique regroupée autour de quelques hôtels et guest house est elle aussi dominée par les musulmans ou des Kalash convertis. Certains Kalash trouvent du travail dans ces structures qui ouvrent du printemps à l'automne.

Pas besoin de passer des années à étudier les Kalash pour comprendre que ceux-ci n'ont pas le sens des affaires : le troc était la seule monnaie d'échange jusqu'à très récemment (cinquante dernières années) et la vie pour la vaste majorité des Kalash s'articule encore aujourd'hui autour des activités traditionnelles : culture du blé et de légumes ainsi que pastoralisme en été ; réclusion en hiver autour des traditions de la vie Kalash quand le niveau de neige peut atteindre plus d'un mètre cinquante dans les vallées.

La gastronomie des Kalash s'articule principalement autour du pain obtenu avec les deux récoltes de blé annuelles, des fruits secs qui abondent dans les vallées (noix, abricots et mûres), du lait et de la viande que procure la chèvre, animal sacro saint dans la cosmogonie Kalash. Les gallinacés sont traditionnellement considérés comme impurs.

- *Un quotidien modelé par la tradition*

Le mode de vie Kalash est entièrement régulé, comme chez l'ensemble des peuples autochtones, par un ensemble rationnel, ordonné et logique de règles et tabous.

La place des femmes notamment est particulièrement intéressante. La femme est considérée comme un être impur et l'homme se doit de limiter tous contacts avec sa partenaire.

² Voir Ikewan No 58 « *Autodétermination et nationalisme autochtone : le cas des Chittagong Hill Tracts* », Oct. Nov. Dec. 2005.

Cependant, le parallélisme avec l'islam s'arrête ici. Les femmes Kalash tiennent un rôle important dans la société traditionnelle et beaucoup plus prépondérant que celui de leurs consœurs musulmanes. Les femmes Kalash sont libres de circuler hors du foyer pour aller au champ, peuvent saluer d'autres hommes et discuter. L'adultère bien que généralement réprimandé, n'est pas puni. La condition de la femme Kalash est décrite en détail par Akiko Wada, japonaise tombée amoureuse de la culture Kalash et qui s'est mariée et a été intégrée dans la communauté pendant de nombreuses années³.

Une particularité concernant la place des femmes et qui persiste jusqu'à aujourd'hui tient à la présence du *Bashali*. Cette maison communautaire est réservée exclusivement aux femmes et les hommes en aucun cas ne sont autorisés à y pénétrer. Les femmes s'y retrouvent dans deux situations qui sont la période de menstruations et la période de l'accouchement (la mère reste recluse avec son enfant pendant une dizaine de jours).

Le *Bashali* constitue pour les femmes un espace où elles se retrouvent entre elles libres des tâches domestiques. La période d'isolement constitue aussi aux yeux de tous un excellent exercice d'autonomisation pour le mari quand celui-ci ne se replie pas sur ses belles sœurs ou sa propre mère pour l'accomplissement des tâches domestiques.

Bien que cette particularité intéressante de l'organisation de la vie communautaire Kalash persiste encore aujourd'hui, la grande majorité des autres traditions de ce peuple sont actuellement soit totalement éteintes, soit en voie de l'être. Au cœur du cauchemar Kalash se situe la question des conversions à l'islam.

- « *Si ton enfant ne reçoit pas la révélation divine, alors il ira en enfer* »

La raison pour laquelle les Kalash sont aujourd'hui si peu nombreux ne tient pas uniquement au fait que le taux de mortalité infantile dans les communautés ainsi que l'accès aux soins de base soient parmi les plus alarmants du pays.

La plus grande menace provient des Mollahs prosélytes qui se sont installés en nombre dans les vallées. Les Kalash ayant très peu vu aucune emprise sur la vie politique des trois vallées, ce sont les colons Chitrali qui dominent aujourd'hui la politique et l'économie des communautés Kalash. Ceux-ci ont en outre construit très tôt des mosquées un peu partout où l'appel du muezzin résonne au travers de la vallée cinq fois par jour.

Bien que beaucoup moins rigide en termes de dogme ou de pratiques rituelles en comparaison avec l'islam, la religion Kalash n'en est pas moins riche en termes de célébrations, sacrifices et autres rituels propitiatoires. De l'avis de beaucoup, les personnes ayant à ce jour le mieux retransmis toute la richesse de la vie et de la religion Kalash restent un couple d'ethnologue lyonnais : Jean Yves Loude et Michèle Lièvre⁴ qui ont consacré dans les années 80 plusieurs années de leur vie à l'étude et le partage de la vie Kalash dans la vallée de Bumburet.

Comme dans la plupart des religions animistes, c'est une tradition orale qui régit la cosmogonie Kalash. Aujourd'hui encore, la langue Kalash n'est toujours pas formellement transcrite graphiquement. Le dilemme repose notamment autour de la question du choix de

³ Le récit de sa vie parmi les Kalash peut être lu dans « Kalasha : their life and tradition », Sang-e-Meel Publications, 2003.

⁴ Un certain nombre d'ouvrages ont été publiés séparément et en commun par chacun des deux auteurs. La référence reste « *Solstice païen : fêtes d'hiver chez les Kalash du Nord-Pakistan* », Presses de la Renaissance, Paris, 1984.

l'alphabet arabe (comme c'est le cas pour la première langue nationale, l'ourdou) ou romain (comme l'anglais qui est aussi langue nationale).

Les gardiens de ce savoir oral sont les Shamans (*Nanga Dehar ou Betaan*) qui assument un rôle clé au sein des communautés. Ceux-ci possèdent des connaissances médicales de base et s'appuient sur la magie et les sacrifices pour délivrer les patients du mal qui les atteint. Comme l'explique Akiko (op.cit.) dans son ouvrage, il n'est pas rare qu'une chèvre soit sacrifiée dans la demeure où l'individu est affecté par un mal particulier.

Les Shamans sont aussi en possession de l'histoire du peuple Kalash : c'est eux qui lors des longues soirées d'hiver ainsi que lors des festivals saisonniers rituels dans les trois vallées rappellent les grandes dates et épopées de leur peuple. C'est par la déclamation en publique de leurs connaissances que les Shaman transmettent l'histoire de leur peuple à leurs descendants.

Le Shaman assume en outre un important rôle de régulation des mariages selon un système très élaboré visant à éviter les problèmes de consanguinité. Alors que le reste de la population du pays s'élevant à plusieurs dizaines de millions d'individus privilégie en priorité le mariage entre cousins germains, le rôle des Shaman Kalash vise au contraire à s'assurer qu'il n'y ait pas de mariage entre les deux même familles pour un minimum de cinq générations⁵.

Bien que le rôle des Shaman dans la société contemporaine Kalash ait fortement perdu de son influence, le contrôle de la consanguinité reste toujours très vivant de l'aveu de nombreux membres de la communauté.

Notons en parlant du mariage Kalash que celui-ci repose sur le principe de libre choix⁶ chose totalement inconcevable dans le monde du fondamentalisme religieux omniprésent dans le reste du pays.

Le prosélytisme islamique dans les vallées Kalash se divise en deux catégories : on distingue d'un côté ce que l'on appellera le prosélytisme mou (« soft proselytism » par analogie avec le « soft law ») et le prosélytisme dur (« hard proselytism »).

Le prosélytisme mou se caractérise par l'ensemble des facteurs qui en soit ne constituent une directe et volontaire incitation à la conversion. Cependant, la combinaison de ces facteurs sur une longue période de temps et plus spécialement appliqués sur une période de fragilité psychologique et/ou de remise en cause de l'individu participe à faire chavirer un certain nombre de jeunes Kalash.

Etablir une liste exhaustive de ces facteurs serait chose impossible tout d'abord pour la simple raison que différents facteurs produisent des résultats différents chez chaque individu.

De l'aveu d'un jeune Kalash éduqué au niveau universitaire et devenu aujourd'hui guide au Kalashdur, un contact prolongé avec le monde extérieur associé avec une coupure avec la communauté constituent presque systématiquement les causes des conversions. Un Kalash partant étudier à Peshawar, Islamabad, Lahore ou Karachi, sera harcelé de questions sur la nature de sa religion, on lui demandera pourquoi celui-ci ne croit pas en Dieu, pourquoi il ne prie pas à la mosquée et au mieux il sera prix pour un iconoclaste païen, au pire un infidèle citoyen de seconde zone.

⁵ Le nombre de générations mentionnées varient selon les sources entre 5 et 7.

⁶ Voir encadré sur le festival du printemps « Joshi » pendant lequel les adolescents doivent choisir leur futur(e) partenaire.

Le prosélytisme dur, lui, se caractérise par un comportement beaucoup plus agressif par lequel un certain nombre de gratifications et autres promesses d'une vie présente ou future bien meilleurs sont proposés avec la conversion. Inversement un certain nombre de menaces en cas de refus sont proliférées. Le jeune guide du Kalashdur nous cite l'exemple des mères Kalash qui vont aujourd'hui pour la plupart présenter leur nouveau né au Mollah afin que celui-ci puisse donner la « révélation » au bambin.

De façon générale, il semble qu'il y ait une relative compréhension de la part des musulmans (tout du moins des Mollahs) sur la nature profondément superstitieuse des croyances Kalash qui s'associent avec la présence de nombreux êtres mystiques, invisibles et/ou déiques et dont l'influence sur la vie humaine se vérifie au quotidien. Cette superstition est utilisée comme un levier de conversion et touche en premier lieu les hommes à qui l'on promet vierges et autres plaisirs tabous au paradis « tels que décrits dans le Livre Saint ».

Bien qu'aucune statistique fiable ne soit disponible sur l'ampleur des conversions chez les Kalash, il suffit de visiter les trois vallées avec un connaisseur pour mesurer l'ampleur du désastre. Ce sont plusieurs individus chaque année qui se convertissent au point de constituer aujourd'hui une menace fondamentale sur l'équilibre du groupe.

Les trois vallées sont remplies de familles de Kalash converties : on les reconnaît facilement au simple fait que les femmes ont troqué la tenue traditionnelle pour les pudiques *salvar kameez*⁷ et le voile qui représente une véritable insulte à leur identité propre. Les hommes se laissent pousser la barbe et bien que la langue subsiste, l'ensemble des traditions et fêtes liées à la tradition sont rejetées soit par dogme soit tout simplement parce que l'accès en est interdit aux musulmans (bien que peu de cérémonies soient explicitement interdites aux non Kalash).

Il n'est pas rare de voir des familles où l'un ou plusieurs membres se sont converti et ont de fait dû quitter le foyer familial, véritable déchirure pour la communauté. Quand aux enfants nés de parents convertis, bien qu'un certain nombre démontrent une réelle volonté de rejoindre leur communauté d'origine, l'apostasie leur est impossible du seul fait qu'ils aient été baptisés dans leur petite enfance. Revenir à la religion Kalash impliquera de renier l'islam et le livre saint c'est-à-dire mettre leur personne et leur famille élargie en grand danger.

- *Disparition des tabous alimentaires*

Les notions de pureté et impureté sont omniprésentes dans la cosmogonie Kalash. Le monde a été créé par Dieu (Mahandeo) et l'univers est dichotomisé en deux catégories diamétralement opposées.

Les chèvres constituent l'un des principaux éléments du monde de la pureté. Celles-ci apportent lait, laine et viande à la communauté. Les femmes ne doivent pas pénétrer dans l'étable où sont gardées les troupeaux et doivent éviter le contact avec les animaux.

Par opposition, les gallinacés appartiennent au monde de l'impureté et leur élevage est traditionnellement interdit dans la culture Kalash.

⁷ Ample tenue de coton portée dans tout le sous continent indien ;

Pourtant, l'arrivée massive de musulmans dans les vallées – principalement dans la deuxième moitié du vingtième siècle – a bouleversé le système de tabous alimentaires régissant l'élevage et la gastronomie Kalash. En effet, le poulet accompagné de riz constitue le plat de base dans le reste du pays et même du sous continent indien. On accommode la viande blanche de nombreuses sauces : *jalfrezzi*, *handi*, etc. C'est de surcroît dans les provinces frontalières du Nord-Ouest pakistanais (NWFP) où se situent les vallées Kalash que se concentre l'essentiel de l'élevage en batteries de poulets de tout le Pakistan. Des cas de gripes aviaires ont été rapportés en 2005 et 2006 dans les élevages de Mansehra et Abbottabad non loin des vallées Kalash.

C'est donc tout naturellement que les musulmans installés dans ces vallées ont implanté l'élevage de poulets. L'animal jusqu'alors interdit commença à proliférer. A tel point que l'on trouve aujourd'hui la viande au menu de tous les restaurants des trois vallées et quant à l'animal, bien qu'il soit toujours absent de beaucoup de maisons Kalash, la plupart des familles musulmanes en élèvent.

Selon Faizi Khan, fils de Shaman qui ne se considère pas lui-même en tant que tel mais a hérité d'une certaine tradition ; certains anciens refusent toujours de consommer de la viande de poulet impure mais la plupart des jeunes Kalash, si ils ne connaissent pas la viande dans leur propre foyer, finissent par y goûter chez leurs voisins musulmans.

La rapide disparition de ce tabou pourrait porter une valeur anecdotique si elle ne s'inscrivait pas dans un ensemble de facteurs qui, considérés dans leur ensemble, constituent une érosion de fonds de la culture et la vie Kalash. Comme beaucoup trop de leurs frères autochtones, les Kalash se trouvent aujourd'hui dans une phase accélérée d'acculturation. Une perte de leur identité qui se mesure à la corrosion d'un certain nombre de traditions, valeurs et piliers de la société Kalash.

- *Disparition des rites religieux*

C'est au niveau de la religion, et tout autant en ce qui concerne les croyances que la pratique ; que se mesure particulièrement l'agonie Kalash. Par comparaison avec d'autres peuples menacés, un facteur qui frappe chez les Kalash est leur inaptitude et leur apathie à pouvoir poser leur identité comme unique, particulière et intègre face à l'agression d'une société extérieure dont les tenants reposent sur des valeurs et des us radicalement différents si ce n'est opposés à ceux des Kalash.

Le groupe dans son ensemble semble plongé dans une sorte de torpeur collective par laquelle les croyances, les pratiques, les traditions seraient comme écrasées par le rouleau compresseur d'une société dominatrice où le diktat de la religion impose un contrôle strict sur le quotidien. Nous avons déjà évoqué le douloureux effondrement du système chamanique. Ses représentants traditionnels possèdent aujourd'hui un rôle qui s'assimile de plus en plus au folklore plutôt qu'au fonctionnel ou au sacré. Le lien avec les communautés semble durablement endommagé et celles-ci préfèrent maintenant bien souvent se tourner vers le Mollah plutôt que vers le Shaman.

Rares sont les jeunes aujourd'hui tels que ce guide au Kalashdur, qui se posent en fiers défenseurs de l'identité Kalash. Fier de conter dans un très bon anglais l'histoire et la religion de son peuple, et comment les jeunes de son âge succombent aux promesses et menaces qui

leur sont formulées en guise de prosélytisme, quand ce ne sont pas des sommes d'argent qui sont en jeu.

L'une des institutions de la religion Kalash autour de laquelle gravite les quatre fêtes annuelles correspondant à l'arrivée des nouvelles saisons⁸ est le temple, ou *Jistikhar*. Celui-ci constitue un espace sacré dont l'entrée est cependant autorisée aux femmes.

Centre de réunion de la communauté, le *Jistikhar* se compose d'un bâtiment à l'architecture traditionnelle de l'Hindukush. Massive bâtisse dont la structure est constituée de poutres de cèdres, ses murs sont construits de pierres sèches. Le toit, plat comme le sont les toits de toute la chaîne montagneuse jusqu'à l'Himalaya, est soutenu par des poutres recouvertes de branchages enduits d'un torchis à base de paille et de boue que l'on remplace généralement après les dégâts de chaque hiver. Les murs internes sont eux aussi recouverts d'un enduit similaire. Une rosace de forme hexagonale se situe au milieu du plafond ayant pour fonction de permettre à l'évacuation des fumées du chauffage hivernal.

Plusieurs *Jistikhar* se répartissent entre les trois vallées et l'un d'eux a été inauguré au printemps 2006. Lieu privilégié de la vie communautaire, c'est en son sein que les sacrifices rituels de chèvres sont effectués, notamment au décès d'un des membres. En effet ce sont entre 50 et 200 chèvres et boucs qui peuvent être sacrifiés lors des funérailles d'un membre de la communauté et les Kalash des trois vallées sont alors invités à partager le repas s'en suivant.

- *Disparition des rites funéraires*

Les croyances et traditions liées à la mort constituent chez les Kalash comme chez de nombreux peuples un particularisme qui au-delà de l'aspect singulier voire folklorique est profondément associé avec les représentations de l'au-delà, de l'étiologie de la vie et chez les Kalash de la métempsychose.

Les Kalash pensent que les morts rejoignent un monde où vivent les ancêtres en commun. Ce monde est séparé de celui des humains mais peut être consulté au travers des sacrifices et par les Shamans.

Les rites funéraires sont d'une particulière curiosité : comme indiqué plus haut ce sont les membres des trois vallées qui sont conviés aux funérailles au cours desquelles des dizaines de chèvres sont sacrifiées. Le macchabée enveloppé dans un linceul est porté jusqu'au cimetière Kalash (*Maluk Jaon*) où on le transfère alors dans un massif cercueil de cèdre sculpté. Jusqu'ici, rien de très différent avec les voisins musulmans si ce n'est que les cercueils Kalash sont laissés à même le sol, et bien souvent ne sont pas recouverts. Les cadavres sèchent rapidement dévorés par la vermine pour ne plus laisser qu'un amas d'os dans le cercueil. Ces derniers sont regroupés dans un lieu sacré dont la vision procure au premier abord un mélange d'étonnement et d'horreur. Cependant, ces sentiments sont vite remplacés par un calme serein, une plénitude propre aux lieux de sépulture.

Malheureusement, l'afflux de pilleurs et autres pseudo scientifiques venus profaner les tombes Kalash ont au cours de dernières années porté une grave atteinte à l'intégrité de cette importante tradition. Des étudiants de la faculté de médecine de Lahore sont venus profaner

⁸ Voir encart sur le festival du printemps « Joshi ».

les tombes et emporté les corps pour leurs expérimentations scientifiques ou tout simplement pour des dissections, sans aucune autorisation ni consentement de la communauté.

Devant cet afflux de curieux et autres pilleurs, les Kalash s'en sont aujourd'hui réduits à enterrer leurs morts tels que leurs voisins musulmans. Les cimetières traditionnels restent présents comme témoins d'une histoire désormais révolue.

Autre coutume liée à la mort aujourd'hui disparue : les statues funéraires. Répandues sur l'ensemble du Kafiristan jusqu'à la fin du XIXème siècle, leur usage était réservé à la représentation des défunts et la sculpture de plusieurs statues accompagnait systématiquement la mort d'un des membres du groupe. On retrouvait ces statues anthropomorphiques sculptées dans le bois et d'une taille variant entre un et deux mètres de hauteur dispersées dans la nature où leur présence rappelait aux vivants la connexion permanente de leur monde avec celui des morts. La tradition de l'érection des statues funéraires persiste jusqu'à aujourd'hui dans les vallées Kalash mais le plus grand nombre de celles-ci ont été pillées, détruites par des musulmans ou encore revendus parfois par les Kalash eux même aux touristes et autres collectionneurs. La disparition accélérée des statues au cours du XXème siècle a abouti sur une situation actuelle où celles-ci sont beaucoup plus visibles dans les musées ethnologiques pakistanais et afghans que dans les vallées Kalash même. Au pillage des statues s'ajoute la perte graduelle des compétences requises pour la sculpture avec les anciennes générations de sculpteurs qui ne se renouvellent plus ce qui a pour effet corollaire d'augmenter le prix d'achat de celles-ci. Les statues funéraires sont devenues aujourd'hui presque introuvables dans leur milieu naturel.

- *Langue et culture Kalash dans l'enseignement*

C'est sans surprise que la plupart des écoles gouvernementales des trois vallées enseignent uniquement en Ourdou, la langue nationale, et en anglais. Quand à la religion (l'islam), ses préceptes sont enseignés dès la primaire aux enfants. Le cursus traditionnel, basé sur les directives gouvernementales émises depuis Islamabad ne fait on s'en doute aucune place à la culture et à l'histoire du peuple Kalash.

Néanmoins, il faut saluer toutes les initiatives qui sont prises afin d'enseigner aux jeunes Kalash dans leur langue maternelle l'histoire de leur peuple. La première école Kalash est née de l'initiative d'un grec passionné dénommé Antanosis qui grâce à la coopération de son pays, a pu mettre en place il y a quelques années une école primaire Kalash dans la vallée de Bumburet. Le bâtiment à l'inverse des écoles gouvernementales toutes faites de ciment, est construit de pierres sèches comme les maisons Kalash. Concernant l'enseignement, celui-ci se base sur les principes de base du ministère de l'éducation, mais le pari réussi par Antanosis a été de trouver des instituteurs qualifiés et prêts à rester enseigner dans les difficiles conditions des vallées.

Grâce à plusieurs années de lobbying auprès de diverses autorités locales et gouvernementales, on compte aujourd'hui six écoles primaires Kalash dont quatre dans la vallée principale de Bumburet. L'enseignement y est assuré par des instituteurs issus de la communauté dans la langue vernaculaire avec leçons d'anglais et d'ourdou.

Néanmoins, des difficultés majeures persistent au niveau des budgets alloués à l'éducation, bien trop faibles pour recruter le nombre suffisant d'instituteurs Kalash, en dépit de la disponibilité de personnel qualifié. Notons par ailleurs que l'éducation vernaculaire s'arrête

au primaire pour les jeunes Kalash et ceux d'entre eux choisissant de continuer au collège puis lycée devront apprendre le chitrali et/ou l'ourdou.

- *Problèmes de titularisation des terres*

Le caractère escarpé et pentu du terrain représente la principale entrave aux cultures agricoles des vallées Kalash. Une très faible proportion de la terre est cultivable et la pression démographique fait que chaque famille se retrouve proportionnellement avec de petites quantités de terres à cultiver. De plus, bien que les Kalash aient été depuis plusieurs siècles les occupants des terres, très peu de documents apportent une garantie légale à la titularisation de celles-ci.

On pratique comme dans la plupart des zones de montagne l'agriculture sur terrasse, mais les pentes abruptes présentes de chaque côté des torrents rendent même les terrasses irréalisables et limitent leur usage.

Ce sont donc les terres situées le long des torrents qui de fait sont valorisées... et sans surprise appartiennent pour la plupart aux musulmans. Les terres cultivées par les Kalash ou utilisées comme pâturages pour les troupeaux de chèvres sont souvent pentues au point de représenter un véritable danger de chute. Les accidents ne sont pas rares et il arrive fréquemment que de jeunes bergers fassent des chutes mortelles en tentant de rattraper des éléments égarés du troupeau.

L'héritage des terres dans la société Kalash est assuré de façon patrilinéaire. Les descendants de sexe féminin ne peuvent donc hériter de la terre et en cas d'absence masculine c'est alors le gendre qui hérite.

Le principal problème de titularisation des terres aujourd'hui pour les Kalash est lié à leur totale inaptitude à gérer l'argent. Comme stipulé plus haut, les Kalash n'ont que très récemment été introduits à l'économie fiduciaire ce qui signifie que là encore comme beaucoup d'autres peuples autochtones, leur capacité à compter, gérer et comprendre la valeur de l'argent reste très limitée. Bien que la plupart des Kalash se contentent donc de troquer les biens de première nécessité, beaucoup ont compris l'argent comme étant une source facile d'acquisitions à profusion. Les terres ont donc été vendues assez rapidement et pour des prix dérisoires aux commerçants Chitralis ; quand aux Kalash ayant vendu leurs terres, ceux-ci se retrouvent vite sans argent et incapables d'assurer un avenir sûr à leur descendance.

Face à l'ensemble des menaces auxquelles ce peuple unique reste sujet, l'avenir et la survie du groupe semblent bien incertains.

3. Un futur en demi ton

Comme décrit plus haut, la coopération grecque est aujourd'hui de loin la plus active dans les vallées Kalash. Antanosis entretient de très bonnes connexions politiques avec les gouvernements pakistanais et grecques. L'ouverture de la maison Kalashadur au printemps 2006 a été célébrée en grande pompe par le ministre national des minorités montrant lui-même un enthousiasme tout particulier pour les Kalash. Ces derniers sont au centre de la promotion touristique au Pakistan. Le président Musharaf lui-même a fait plusieurs déclarations encourageant fermement le maintien et la promotion de la culture Kalash. On déplore malheureusement qu'une fois de plus le fossé entre discours et pragmatisme soit si important.

De nombreuses menaces persistent: Antanosis est suivi en permanence par deux gardes armés de la police lors de ses déplacements dans les vallées, ce depuis qu'en 2002 un jeune anthropologue franco espagnol, Jordi, venu étudier et défendre les droits des Kalash ait été mortellement égorgé une nuit dans sa chambre d'hôtel en plein cœur de la vallée de Bumburet. Jordi s'était fermement opposé aux conversions des Kalash à l'Islam et s'était à ce titre aliéné une partie de la communauté musulmane.

Un certain nombre de membres des communautés sont pleinement conscients des maux liés à l'influence des colons musulmans. On peut percevoir dans leur discours une certaine révolte et volonté d'agir ; mais de l'aveu même de Faizi Khan, c'est la peur qui régit avant tout la capacité des Kalash à se révolter. En effet bien qu'aucune manifestation violente de grande ampleur n'ait – fort heureusement – jusqu'à présent été à déplorer, un certain nombre de cas particuliers entretiennent régulièrement l'assouvissement et l'attentisme des Kalash, tels ce jeune Kalash faussement accusé d'avoir publiquement dénigré le Livre Saint⁹ et jeté en prison pendant quelques jours à Chitral, ou Jordi l'anthropologue assassiné pour avoir voulu défendre la cause Kalash.

On peut par analogie comparer le cas des Kalash avec celui d'un grand nombre de peuples autochtones subjugués soit par l'appareil d'Etat, des compagnies privées ou encore des colons supérieurs en nombre et/ou en force. Dans ce cas particulier, les deux facteurs déterminants sont le faible nombre et l'inexistante capacité martiale des Kalash qui peuvent participer à expliquer le fait que ceux-ci ne puissent se rebeller : que peuvent quatre mille Kalash désarmés contre un régime militaire possédant l'arme atomique ?

Clairement la voie de la force n'est aucunement une option. On déplorera cependant un certain immobilisme de la part de la communauté : un immobilisme caractérisé par un mélange de fatalisme et d'attentisme. Les plus fervents défenseurs de la cause Kalash aujourd'hui ne sont pas des membres de la communauté mais des étrangers, européens pour la plupart, et l'on ne peut que déplorer cet état de fait. Bien que ce militantisme extrinsèque apporte d'importants résultats tels que le Kalashdur, il va en radicale opposition avec l'idée d'autonomisation des Kalash. C'est en effet à ceux-ci et à eux même seuls que revient le devoir de se battre pour une vraie représentation politique efficace, proportionnelle et consensuelle. C'est à eux même que revient le devoir de poser leur identité et religion comme intègres et non altérables et d'imposer les restrictions aux non Kalash tel que l'installation dans les vallées, la pratique du commerce, le prosélytisme, etc.

L'identité autochtone en droit international correspond à un certain nombre de principes légitimes – et légaux - quand à la protection et l'intégrité du territoire, l'exploitation des ressources et l'exercice du commerce, la langue et la culture, la pratique de la religion, etc qu'il est fondamental pour les Kalash de pratiquer ne serait ce que par souci de survie.

L'étude, la connaissance et l'acquisition de ces droits cependant, passe par une nécessaire ouverture vers l'extérieur qui jusqu'à présent s'est révélée fortement néfaste pour la communauté. Bien qu'une proportion relativement faible de Kalash s'exile hors des communautés, l'acculturation est ici un phénomène extrinsèque et bien que les colons musulmans soient les premiers responsables de cette acculturation, une constante présence touristique étrangère ne va pas sans poser aussi un certain nombre de questions.

- *Le tourisme : opportunité ou menace ?*

⁹ Le Coran.

L'exercice du jugement de l'impact touristique sur une société traditionnelle telle celle des Kalash n'est pas chose aisée¹⁰ et l'histoire propre et la subjectivité de l'auteur constituent un facteur déterminant de l'analyse. Les anthropologues et autres universitaires dénonçant les méfaits du tourisme sur ces sociétés sont généralement eux-mêmes de profonds curieux porteurs de toute l'influence et la subjectivité de la langue, la culture et la religion qui sont leurs et qui participent de par leur présence dans ces communautés à exercer une influence souvent tout aussi effective qu'involontaire¹¹. La quête d'une nature vierge et épurée au travers d'un exotisme « original » constitue dans les sociétés modernes la projection sur l'Autre d'une simplicité et d'une innocence qui semblent disparus et que l'on pense retrouver dans toute sa splendeur chez cet Autre. On pourrait parler d'héritage post moderne du bon sauvage : un sauvage non plus malléable à souhait et heureux dans son ignorance, mais un sauvage ayant conservé ses attributs esthétiques et physiques indemnes de toute influence externe et prêt à rentrer dans le moule d'exotisme réchauffé comme celui que l'on exhibe aujourd'hui dans les « ethno villages » de la Tanzanie à la Thaïlande, héritiers des zoos humains d'autrefois.

Bien que depuis de nombreuses années l'accès des trois vallées soit contrôlé par les autorités policières de Chitral, un nombre régulier de visiteurs étrangers passent entre quelques jours et plusieurs semaines chez les Kalash. Japonais, Européens et Américains ajoutent leur passage à celui des curieux « Pendjabis »¹² venus assouvir leur curiosité depuis les autres provinces pakistanaises. Bien conscientes de l'enjeu et des potentiels entrées de devises, les institutions de promotion du tourisme jouent la « carte Kalash » afin d'attirer un maximum d'étrangers. Un constat s'impose cependant : la fréquentation touristique au Pakistan a énormément diminuée depuis le 11 septembre 2001 et le début de la « guerre à la terreur » qui vise tout particulièrement les provinces frontalières du Nord Ouest (NWFP). Malgré un effort particulier sur les trois vallées, le nombre de visiteurs étrangers se limite à quelques dizaines par an. Le Pakistan n'est aujourd'hui une destination que pour d'intrépides marcheurs, de grands voyageurs ou expatriés travaillant dans la région.

Quelques organisations telles CAMAT¹³ grâce à des financements externes, veulent aujourd'hui promouvoir l'histoire et la culture uniques de la région de Chitral qui au-delà des trois vallées Kalash regorge d'une variété éclectique et folklorique d'évènements. Au carrefour des mondes indiens et persan, des anciennes influences britanniques, soviétiques et chinoises, cette association se bat pour faire vivre une culture riche en musique, danse et autres festivités traditionnelles. Elle doit se battre à ce titre contre une interprétation radicale de la religion qui ne laisse aucune place à toute manifestation publique de joie telle que musiques, danses, etc.

Selon Shams Uddin, directeur de CAMAT, le tourisme peut représenter une réelle opportunité pour les Kalash si ceux-ci s'impliquent dans la gestion de complexes hôteliers. L'organisation promeut à ce titre l'ouverture de « village guesthouse » gérées par des Kalash et proposant aux visiteurs la découverte *in vivo* du mode de vie propre aux trois vallées. Malheureusement, l'éducation nécessaire à l'établissement de centres touristiques est encore totalement hors d'accès pour la plupart des Kalash qui se retrouvent devancés par leurs voisins musulmans,

¹⁰ Voir Ikewan No. 61.

¹¹ L'auteur des ces lignes ne saurait être exempt de cette critique.

¹² Ethnie dominante au Pakistan provenant de la province du Pendjab. Le terme est utilisé péjorativement par les Kalash pour désigner les touristes musulmans.

¹³ *Chitral Association for Mountain Area Tourism*. www.camata.org.pk

favoris des visiteurs eux aussi musulmans qui sont la majorité dans les vallées. Les étrangers préférant l'authenticité d'une demeure Kalash au confort d'un hôtel musulman sont trop peu nombreux et ne dépensent pas assez pour représenter un véritable impact. Le manque total d'hygiène et de tout confort constituent en outre, des facteurs négatifs. Cet état de fait peut être directement lié aux conversions de Kalash à l'islam, seul moyen selon eux d'avoir accès à l'éducation, l'argent, la notoriété...

Le festival du printemps Kalash « Joshi »

Le calendrier Kalash est intimement lié aux quatre saisons qui, bien que difficilement reconnaissables sur toute la portion sud du Pakistan, restent très marquées dans les trois vallées. L'année commence avec le nouvel an Kalash *chaumos*, correspondant au festival d'hiver. Le Joshi, festival de printemps, célèbre le renouveau de la nature au travers de danses joyeuses répandues entre les trois vallées. La fonction principale du Joshi consiste à faire fructifier les récoltes pour l'année débutante et surtout à ce que les Kalash ne manquent pas de lait de chèvre (animal sacré) pour les mois à venir.

Les festivités sont divisées entre les trois vallées. Les cérémonies du premier jour (*chirpipi*) commencent dans la vallée principale de Rumbur par un regroupement des familles autour des deux tambours rituels (un petit tambour, le *watch* est accompagné par une percussion de taille plus importante, le *bandu/daou*) qui battent en permanence un rythme presque hypnotique.

Les femmes se regroupent en cercles de trois à plus de dix individus, s'étreignent par les épaules, et dansent en suivant un mouvement concentrique tout en émettant un curieux bruit de fonds qui donnent à l'ensemble percussions/voix une teneur d'autant plus mystique.

Ce groupe composé d'une cinquantaine d'individus se déplace ainsi de maison en maison : dans chaque demeure visitée, un membre de la famille offre en abondance aux passagers le yaourt au lait de chèvre (*trunache*) et le pain aux noix (*jaoun*), rituel visant à rendre les productions de ces deux aliments de base Kalash suffisantes pour toute l'année.

La première chose qui frappe à l'ouverture des festivités, c'est d'abord l'afflux de touristes pakistanais : les « punjabis » comme on les appelle vulgairement dans les vallées. Ceux-ci viennent dans les vallées Kalash avec la même quête d'exotisme et de dépaysement que les occidentaux à cette différence près que beaucoup d'entre eux en profitent pour se rincer les yeux avec les danses rituelles des femmes – non voilées – chose inimaginable nulle part ailleurs dans le pays.

Ces vagues de touristes masculins ne vont pas sans poser certaines frictions avec les Kalash excédés par les commentaires vicieux et autres photos osées. Les colons musulmans des vallées auraient même poussé le vice jusqu'à ouvrir un établissement où une (des) prostituée musulmane offrait ses services aux touristes de passage déguisée en tenue traditionnelle Kalash...

Une chose est sûre : les femmes Kalash sont réputées auprès des musulmans pour être « faciles » chose qui là aussi ne va pas sans poser de réguliers litiges. Les musulmans venus acheter les services des femmes Kalash à leur mari ou leur père se retrouvent finalement dépourvus de leur argent quand les femmes « achetées » ne se présentent pas au rendez vous.

Les cérémonies du premier jour de distribution du yaourt et pain aux noix constituent de loin la partie la plus intéressante du Joshi, les trois journées de festivités suivantes étant consacrées à des danses rituelles lancinantes et répétitives. L'afflux de touristes et curieux musulmans associé à la présence policière participent à créer une ambiance relativement lourde auquel la consommation massive de vin et alcool de raisin par les Kalash n'ajoute rien de très rassurant.

Pourtant, les cérémonies du Joshi comme le soulignent les anciens correspondent à une période précise du calendrier Kalash et revêtent des fonctions et finalités bien particulières. Les danses en outre, s'ouvrent avec un regroupement des anciens et Shamans au centre de la place du village au cours duquel les légendes et histoires de ce peuple à la culture orale sont rituellement rappelées à tous. Comme dans beaucoup d'autres cultures de la région, on salue l'individu qui prend la parole ou entonne un chant par des tirades hagiographiques et par l'accrochage de billets de quelques roupies au *pakol* (bêret traditionnel de l'hindukush/karakorum immortalisé par le commandant Masoud) de l'intéressé, pakol arboré de feuilles de noyer et autres plumes colorées pour les hommes Kalash à l'occasion des fêtes.

Une autre cérémonie intéressante du Joshi consiste en la distribution de fruits secs, là aussi afin d'encourager des récoltes abondantes pour le reste de l'année. Des noix sont d'abord offertes aux dieux puis les raisins secs, abricots secs et autres mûres séchées sont distribués à tous, membres de la communauté comme étrangers indiscriminés. Le mélange de fruits secs Kalash constitue un délicieux muesli cent pour cent naturel et garanti sans colorants ni conservateurs !

Bien que les shamans Kalash se distinguent des autres membres du groupe lors des cérémonies par le port d'une tenue aux apparences soyeuse et colorée, les membres de la communauté s'accordent à dire que les connaissances des shamans ne sont aujourd'hui guère plus qu'un reliquat d'un certain savoir passé.

La religion musulmane tout autant que la médecine et l'éducation moderne sont les avatars d'une époque qui chez les Kalash est synonyme de destruction de l'épistémè et de la cosmogonie, une acculturation particulièrement ressentie chez les Shamans du groupe.

Une grande partie du rôle central assumé par les Shaman au sein de la communauté Kalash est aujourd'hui disparu notamment au travers du lourd travail de prosélytisme de la communauté musulmane aujourd'hui majoritaire dans les vallées Kalash¹⁴.

Le rôle des shamans, mis à part les incantations historiques, consiste lors du Joshi à effectuer aussi les rituels auprès du « deva dur », autel interdit d'accès aux non Kalash durant l'accomplissement des cérémoniels.

Autre tradition intéressante liée au festival de Joshi : c'est pendant celui-ci que les jeunes membres de la communauté aspirant à fonder un foyer ont la possibilité de choisir leur partenaire. Chose totalement inconcevable dans le reste du pays où la vaste majorité des mariages sont arrangés au sein de la famille presque systématiquement entre cousins germains ; les Kalash ont eux la possibilité de choisir leur partenaire selon un curieux rituel.

La deuxième nuit du festival, le jeune homme quitte le foyer familial afin de partir rejoindre celle qu'il souhaite prendre pour épouse. Celui-ci aura au préalable « assurer » son terrain pendant les danses rituelles de la journée, danses pendant lesquelles il n'est pas exceptionnel de voir de jeunes hommes embrasser des membres féminins de leur communauté : véritable aberration là encore pour les voisins musulmans qui appliquent une séparation malade et obsessionnelle des deux genres.

14 Voir « *Si ton enfant ne reçoit pas la révélation divine, alors il ira en enfer* ».

Si la jeune fille est elle aussi intéressée par le jeune homme, celle-ci accepte sa proposition et ils quittent secrètement le foyer de la jeune fille pour aller passer la nuit ensemble. Le lendemain au réveil, le couple tout juste formé peut d'ores et déjà annoncer avec le consentement des deux familles le prochain heureux évènement.

Le « joshi », bien qu'étant un moment privilégié de l'accomplissement d'une culture aussi riche que celle des Kalash, constitue aujourd'hui un intéressant mais inquiétant témoignage de la « torpeur » dans laquelle le dernier peuple animiste d'Asie de l'Ouest est aujourd'hui plongé.